



## Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie

28 | 2000  
La "Lettre sur les aveugles"

---

Denis DIDEROT, *Lettera sui ciechi per quelli che ci vedono*, a cura di Mirella Brini Savorelli, con testo originale a fronte

Paolo Quintili

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rde/208>  
ISSN : 1955-2416

### Éditeur

Société Diderot

### Édition imprimée

Date de publication : 15 avril 2000  
ISSN : 0769-0886

### Référence électronique

Paolo Quintili, « Denis DIDEROT, *Lettera sui ciechi per quelli che ci vedono*, a cura di Mirella Brini Savorelli, con testo originale a fronte », *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie* [En ligne], 28 | 2000, mis en ligne le 02 avril 2007, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/rde/208>

---

Propriété intellectuelle

Denis DIDEROT, *Lettera sui ciechi per quelli che ci vedono*, a cura di Mirella Brini Savorelli, con testo originale a fronte, Firenze, La Nuova Italia, 1999, 138 p.

Finalement, pour les diderotistes italiens, voilà une nouvelle édition de la *Lettre sur les aveugles*, riche et dont l'apparat critique est bien soigné. La première traduction italienne de ce texte par P. Rossi remonte à 1963 ; elle est épuisée depuis longtemps. La nouvelle traduction de M. Brini Savorelli, qui enseigne l'histoire de la philosophie à l'Université de Florence, remplit ce vide et c'est un travail précis et brillant même du point de vue littéraire. Cela permettra aux enseignants de faire connaître la meilleure philosophie de Diderot aux étudiants italiens, la plupart desquels n'a sans doute pas encore entendu parler de ce Diderot philosophe de la vie et de la vision. Car c'est d'une véritable philosophie de la *vision* et de son envergure cognitive qu'il s'agit dans cette *Lettre*, comme le montre bien l'*Introduction* de l'éditeur. Après avoir expliqué les différents liens de l'ouvrage avec les événements biographiques et le travail de formation du philosophe — le rôle que jouent les *Pensées philosophiques* et la *Promenade du sceptique* dans la fondation d'une perspective matérialiste — M. Brini Savorelli met en évidence les tenants et les aboutissants théoriques de cette *Lettre*. Les références au sujet sont extrêmement originales, par exemple à H. G. Wells, *The country of the blind and other stories* (1911), à propos de la fonction de la communication, du statut ontologique du « monde » où l'aveugle vit et du problème de l'aliénation (il en sera de même dans *Le Neveu de Rameau*) : qu'est-ce qu'un « être normal » pour un aveugle ? Qu'est-ce qu'un miroir pour lui, etc. ? Il n'est pas possible d'établir des hiérarchies, ni ontologiques, ni gnoséologiques, mais le problème de la communication, au même titre que celui de l'aliénation, restent ouverts.

L'œuvre de Diderot se soucie de relever ces aspects aporétiques des problèmes que les autres philosophes de l'époque abordaient de façon plus abstraite et « détachée ». Brini Savorelli aide bien la lecture de ces passages avec des références aux auteurs contemporains ; elle prend au sérieux le principe méthodologique de l'« histoire des effets » (*Wirkungsgeschichte*) d'un texte, qui

est utile pour arriver à en mieux saisir les significations philosophiques et philologiques profondes, actuelles : « Il nous vient à l'esprit les belles pages du neurobiologiste Olivier Sachs qui relate, dans un esprit diderotien, ses expériences avec ses patients frappés dans l'intégrité de leur cerveau, et sait relever la beauté mystérieuse, dans chaque modalité du vivant, de leurs différents modes de se rapporter au monde » (p. XXVII). Les textes de Sachs que Brini Savorelli mentionne sont, à propos des sourds et muets, *Seeing voices* (1989) et surtout *The man who mistook his wife for a hat* (1985), à propos des dommages cérébraux et de leurs effets sur la perception de l'espace et l'utilisation du langage.

L'éditeur ne manque pas faire un double tour, de l'actualité pour nous, lecteurs contemporains, à celle de l'auteur du texte ; dans ce cercle herméneutique on peut saisir le sens de la référence à Leibniz dont Diderot ne connaissait pas les *Nouveaux Essais*, mais qui néanmoins arrive à des conclusions analogues, quant à la question de l'« option rationaliste » (P. Vernière) de la *Lettre*, « sans pourtant qu'il y ait une reposition de l'innéisme : au cours de l'élaboration intellectuelle de l'expérience, la raison manifeste sa « fonction synthétique, créatrice ». Et la géométrie est la même, à la fin du processus, de n'importe quel processus » (p. XXVIII). Puis, il y a le « ton du récit, de la narration », le drame de la *Lettre* reflète son sujet : « le fond de sa pensée de la nature, le vivant et le hasard qui régite le tout - non pas sous la forme d'opinion mais comme des épreuves » (p. XXIX). C'est l'épisode de la mort de Saunderson, la tragédie de son expérience de « monstre », monstre bien sûr aux yeux des hommes qui croient dans le « sophisme de l'éphémère », pas dans la vision de la nature que la *Lettre* nous restitue. Sur ce point, l'invention littéraire de Diderot est remarquablement proche de ce que G.B. Vico, note l'éditeur, appelait la « morgue des savants » qui couvrent leur ignorance par les notions de miracle ou de monstruosité. « Le philosophe tire ses conséquences, démystifie » (p. XXXI), pour aller droit vers une théorie philosophique et physiologique de la complexité qui se passe des « esprits » et des « âmes » du monde.

Ici aussi, à propos des « aperçus d'une conception transformiste ou évolutionniste du vivant » (p. XXXII), la référence à l'ouvrage du paléontologue contemporain S.J. Gould, *Full house* (1996) nous permet de comprendre la valeur de « l'intuition » diderotienne de la nature *statistique* des raisonnements concernant le temps des « époques de la nature » (p. XXXIII, note 52). Le concept de « monstre » et celui d'« imparfait » s'évanouissent dans une perspective qui concilie l'abandon des causes finales avec la reconnaissance que même dans le hasard la nature suit des *règles formalisables*, en esquissant une architectonique de l'accidentalité. L'intuition de Diderot est grandiose et émerge dans plus d'une page ; les hommes de sciences de notre époque ne manqueront pas de le souligner. La question de Molyneux, ensuite, la « moins importante » d'après Diderot, dépend finalement de l'ensemble de cette perspective biologique et physiologique hors de laquelle l'on n'arrive pas à en apprécier l'originale solution. Diderot s'achemine vers une théorie matérialiste de la perception visuelle comme issue de son approche dynamiste du problème de la vie. A travers les références obligées à Locke et à Hobbes, à propos de la « tromperie des sens », l'éditeur fait mention des expériences contemporaines de R. Gregory (*Eye and brain. The psychology of seeing*, 1966) qui confirment les termes du problème : « Gregory relate l'observation du comportement "d'un aveugle depuis l'âge de dix mois, jusqu'à cinquante-deux ans", et lui-même a eu l'occasion de réaliser de telles observations : le temps considérable pour la récupération de la fonction visuelle et l'importance de la condition intellectuelle et culturelle du sujet sont confirmés » (p. XXXV).

A la *Molyneux's Question* Diderot répond de manière différenciée et subtile. Il ne prononce ni un « oui » innéiste, ni un « non » empiriste. En laissant de côté les remarques (que nous partageons, d'ailleurs) sur une question compliquée concernant les interprétations italiennes, peu pertinentes, du « préjugé contre les mathématiques » du philosophe (V. Ferrone, note 63, p. xxxviii), le scepticisme méthodique de Diderot semble bien enraciné, encore, dans la perspective médicale et biologique de la *Lettre* : « Les sens dépendent d'organes différents et travaillent séparément [...] celui qui en réacquiert un, dont il n'a jamais joui auparavant, fait une expérience entièrement nouvelle » (p. xxxviii), et donc la récupération intégrale de la vision implique des *niveaux de complexité* différents, tant sur le plan de la « nature » de l'organe, de ses fonctions etc. que sur le plan de la « culture » du sujet engagé dans l'expérience. On pourrait avancer une seule critique à l'éditeur, mais c'est plutôt une remarque : le « fantôme » de Berkeley et de son idéalisme « immatérialiste » qui bâtit une véritable psychologie de la vision (*Nouvelle théorie de la vision*, 1709) dans la *Lettre*, nous semble beaucoup plus réel, intelligent et dangereux aux yeux de Diderot qu'on ne le croit souvent. Ce point, esquissé dans l'*Introduction*, aurait mérité peut-être une analyse plus étendue.

La dernière référence, toujours convaincante, à l'étude célèbre de J. Monod, *Le hasard et la nécessité. Essai sur la philosophie naturelle de la biologie moderne* (1970), nous laisse comprendre comment Diderot avait regardé très loin, jusqu'à poser une sorte de perspective « téléonomique » matérialiste, « d'organisation suivant un projet de l'organisme », donc une antitéléologie relative aux phénomènes de la perception visuelle, lorsqu'il affirmait : « perdre de vue la destination des organes [les lois physiques qui les régissent], ce serait comme oublier les principaux phénomènes de la vision » (p. xxxix). Cette perspective sera affinée dans *Le Rêve de D'Alembert* : « l'œil n'est pas créé par quelqu'un pour voir, mais la vue est une implication nécessaire de la machine, produite tout au long de l'évolution : l'œil » (*ibidem*). L'approche « holiste » (*et* mécaniste aussi) de Diderot, affirme Brini Savorelli, sera bien reçue par Condillac lui-même qui « corrige » en 1754 deux positions de son *Essai* de 1746 : a) celle relative aux activités de l'esprit sur les perceptions et b) celle de la capacité cognitive autonome de chaque sens. La conclusion de l'éditeur surtout est à souligner mot par mot : « Cette spéculation qui procède consciemment par tentatives et qui s'engage, avec rigueur, dans un route qu'il faut encore tracer, ne cède en rien, en aucun moment, à l'intervention d'une « spiritualité » incompréhensible, elle n'est jamais « irrationaliste », même si elle signale les limites de la Raison. Et en cela elle suit le message qui venait des textes, pionniers de Lumières, que D. Hume écrivait, plutôt qu'elle n'appartient, comme certains ont voulu argumenter encore récemment, à la « crise » des Lumières » (p. xliii).

Ce livre et son *Introduction* méritent ainsi d'être lus attentivement, même par un lecteur français qui devine l'italien, pour la richesse des suggestions qu'on en reçoit et pour l'actualité des questions qu'il arrive à pointer et qui hantent encore la philosophie de nos jours.

P. QUINTILI

*Dictionnaire de Diderot*, sous la direction de Roland MORTIER et de Raymond TROUSSON, Paris, Honoré Champion, 546 p.

Saluons la parution du *Dictionnaire de Diderot* : près de quatre cents articles, rédigés par les éditeurs eux-mêmes et par 67 collaborateurs choisis parmi les